1
JE VOULAIS NAÎTRE FLEUR

Ce n'est pas vrai que je n'aime pas ce monde.

Je l'aime, ce monde.

Je l'aime, même si Partanna n'est pas comme Palerme. À Palerme, il y a les parcs, les jardins publics de la Villa Trabia et de la Villa Giulia. À Partanna, rien que du béton et des baraques en tôle.

Je l'aime, même si sur le corso Vittorio Emanuele on entend parfois des coups de feu.

Je l'aime, même si je déteste l'odeur de basse-cour qui envahit l'appartement le dimanche matin. Je déteste cette soupe qui sent le poulailler et que j'avale en fermant les yeux. On a intérêt à finir son assiette, chez les Atria.

Je l'aime, même si maman pense qu'il ne faut jamais s'amuser, jamais s'asseoir par terre, jamais marcher pieds nus, jamais courir avec les autres enfants, jamais perdre du temps à faire joujou. Il faut mettre les vêtements qu'elle achète et ne pas bouger, comme une jolie petite statue.

Sauf que moi, je ne suis pas une jolie petite statue.

Ce monde, je l'aime parce que papa est très gentil avec moi. Il sourit en me voyant. Et puis il me fait des tas de cadeaux.

Un jour, il est rentré à la maison et m'a crié :

– *Picciridda !* Gamine, regarde un peu !

Il a ouvert un grand sac et m'a tendu un paquet rectangulaire. Je l'ai déballé : c'était un pianola électrique aux touches jaunes et rouges. Le reste était tout rose. Maman s'est mise à rouspéter :

– Mais ce machin coûte une fortune, *santo Vito* !

Santo Vito, saint Vito, est le protecteur de Partanna ; Vito, c'est aussi le prénom de papa. Quand maman dit ça, je ne sais jamais à qui elle parle. Peut-être qu'elle voit mon père comme un saint, ou peut-être que non.

J'aime ce monde, parce qu'il est rempli de couleurs. Peut-être que j'aime les couleurs parce que je suis née début septembre, et que début septembre les couleurs ressemblent à celles d'un fruit mûr. En septembre, l'été est comme une bulle de savon, pleine de nuances. Et puis ça éclate, et l'automne arrive.

J'aime aussi les couleurs du pianola. Même si maman l'a rangé dans un placard et qu'elle m'interdit d'en jouer. Elle dit que si je m'en sers, je vais le casser. Et si je le casse, ce sera de l'argent fichu en l'air.

Ce monde, je l'aime parce qu'il y a papa, mais il y a aussi Nicola. Mon frère. Il est plus grand que moi, et plus grand aussi que notre sœur Annamaria. Il est beau comme un dieu.

Ce monde, je l'aime parce que papa et Nicola ne sont pas comme les autres : ce ne sont pas des minables. Et ils se font respecter.

À Partanna, tout le monde respecte papa. C'est un homme d'honneur. Tout le monde le remercie, le salue, l'appelle *vossia*,

c'est encore mieux que « monsieur ». On dit que Nicola est sur la bonne voie, qu'il deviendra comme lui.

Ce monde, je l'aime parce que je déteste les dalles en marbre du couloir, mais j'aime le canapé à fleurs du salon. C'est papa qui l'a choisi. J'aime les fleurs. Je voudrais être une fleur de ce canapé.

Je voulais naître fleur.

Sortir toute fragile de la terre, grandir et devenir un bouton, avant de m'ouvrir au soleil.

Regarder les *carusi*, les garçons, sourire en me voyant, me cueillir et m'offrir en cadeau à leurs *zite*, leurs petites amies. Voir les enfants courir devant leurs papas, les entendre crier : « Tu ne m'attraperas pas ! », et puis regarder les papas avancer à pas lents en faisant semblant d'aller vite, parce que les papas, ça marche comme les géants, c'est bien connu.

Faire que tous les gens se retournent et les entendre dire : « Le printemps est arrivé, ça fait plaisir ! » Rester là, dans l'herbe, bien tranquillement. Avoir des pétales et les porter comme une fille qui met du rouge à lèvres et du fond de teint pour faire sa coquette.

Être un coquelicot, grand, très grand. Ou bien une marguerite, toute délicate. Ou bien un myosotis, avec sa corolle turquoise.

Je voudrais être une fleur, parce que les amoureux me tiendraient pour donner la sérénade.

À l'école, il nous arrive de chanter des chansons. Comme *Ciuri Ciuri*, toute guillerette. Ou ma préférée : *Stranizza d'amuri*.

À mesure que passent les jours,
Il y a cette fièvre qui me perce les os.

Même si, au dehors, c'est la guerre,
Moi j'ai ce drôle d'amour. L'amour…

Une histoire d'amour, avec la guerre au dehors. Une *stranizza d'amuri*. Un drôle d'amour.

2
LE MONSTRE

La première fois que Rita s'est retrouvée face à Paolo, c'était un après-midi en 1991. Son bureau était comme tous les bureaux des adultes. Des murs blancs, une table en noyer, et en arrière-plan, le drapeau italien.

L'homme assis devant elle avait l'air d'un dur à cuire. Quelqu'un avec qui on évite de plaisanter. Un de ces types en costume-cravate. Il avait cette grosse moustache, qui faisait presque peur. Mais maintenant, il souriait.

– Bonjour, Rita. Ravi de faire enfin ta connaissance.

Elle a hésité, comme si elle attendait d'avoir assez de courage pour surmonter sa timidité.

– Bonjour.

– Alors comme ça, tu as rencontré le Monstre, toi aussi.

Rita a pris un instant pour réfléchir, ça l'avait déstabilisée. Elle a laissé son regard errer, pour finalement s'apercevoir que le plafond était vraiment très haut.

– Oui. J'ai l'air d'une gamine, d'une *picciridda*, mais j'en ai vu, des choses, moi. Et « le Monstre », comme vous l'appelez, je le connais depuis que je suis petite. Seulement, je ne savais pas que c'était… un monstre, justement.